

VOYAGER VERS DES NOMS MAGNIFIQUES

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DE LA MÊME AUTRICE
aux éditions Verdier

Ne jamais arriver, 2024

Alger, rue des Bananiers, 2020

Une vie de paysages, 2016

La danse de Nietzsche, 2013
(Verdier/poche)

Béatrice Commengé

Voyager vers des
noms magnifiques

Verdier/poche

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2024
(première édition : Finitude, 2009)
ISSN : 1952-2134
ISBN : 978-2-37856-218-2

La tombe de Nietzsche

Le mois de juin est la saison des coquelicots. Ils se pressent au bord des fossés, là où on les laisse encore vivre, entre route et blé. Quand on roule, on les espère comme un morceau d'enfance. Quand on les voit, on n'a pas perdu sa journée, ni son voyage. Ils disparaissent si vite que bientôt on chuchotera les bonnes adresses dans le creux des oreilles amies. J'en connais une. Je la livre à tout le monde, tant pis : Röcken. Est de l'Allemagne.

Au temps où on écrivait « Allemagne de l'Est », je n'avais pas eu assez d'énergie pour m'y faufiler, entre visas et tampons. Je n'avais même pas eu la curiosité de le chercher sur une carte ; je me contentais d'un très vague « autour de Leipzig... ». Leipzig semblait plus inaccessible que la Lune. La sensation n'était pas désagréable. On méditait sur le proche et sur le lointain. Les distances ne se mesuraient plus en kilomètres. Röcken était au bout du monde. Traduisez : la tombe de Nietzsche était au bout du monde.

Une moitié de l'Allemagne tournait le dos à l'autre, et le monde oubliait doucement le village où Nietzsche

était né. En 1993, Röcken est encore ignoré des guides de langue française – qu’ils soient vert, bleu, Baedeker, Acropole, Marco Polo, routard ou futé. Dans les index, Nietzsche est absent. À Weimar, Gœthe et Schiller ont pris toute la place – pas la plus petite note en bas de page pour signaler que dans la villa Silberblick, le 25 août 1900, Nietzsche est mort, en plein midi, un samedi. Trois jours plus tard, le mardi 28, son corps avait été transporté à Röcken pour y être inhumé, au pied de l’église, à côté de ses parents et de ce petit frère Ludwig qui n’avait vécu que deux ans. Qui s’en souvenait ?

Avec ce siècle, sa gloire avait explosé. Sa sœur Elisabeth avait créé les Nietzsche-Archiv et s’était attachée jusqu’à sa mort (1935) à modeler l’œuvre de son frère selon ses propres convictions. Elle coupa, supprima, brûla... Hitler avait été tellement séduit par *La Volonté de puissance* qu’Elisabeth avait eu droit, à Röcken, à des obsèques « nationales ». Ainsi avait-on enterré pour longtemps *Le Gai Savoir*... Dans l’est de l’Allemagne, on tenta d’oublier le fils de Röcken, tandis que le reste du monde découvrait ses *Fragments posthumes* délivrés de l’œil de sa sœur. On pouvait lire, gravées dans le marbre, des traces de ses passages à Nice, à Èze, à Rapallo, à Sils-Maria : Nietzsche était redevenu l’apatride, l’exilé, l’éternel errant et, s’il avait une tombe, elle ne pouvait se trouver qu’au sommet des Alpes ou au pays de Dionysos... Nietzsche prenait sa revanche : peut-être même avait-il réussi au-delà de ses espérances...

Nietzsche grec, italien, français... Mais Röcken ? Röcken existait toujours, avec ou sans guides.

Röcken s'étendait « le long de la grand-route qui relie Weissenfels à Leipzig en passant par Lützen », voilà ce qu'écrivait, à dix-neuf ans, l'élève du collège de Pforta, en 1863. « De tous côtés, il est entouré de bouquets de saules, de peupliers et d'ormes épars, de sorte que dans le lointain, seules les hautes cheminées et l'antique tour de l'église regardent par-dessus les vertes cimes... » Röcken, peu à peu, prenait forme dans mon esprit. C'était donc bien un village, au bord d'une route, peut-être même d'une voie ferrée. Cependant, j'eus bien du mal à trouver une carte routière assez détaillée pour y voir figurer son nom. Il me fallut aller jusqu'en Suisse. C'était une façon de se rapprocher. La « grand-route » portait le numéro 87, elle était jaune. Elle se poursuivait sur Naumburg et Weimar, sans changer de numéro : je pourrais donc suivre le trajet du cercueil.

Dès que j'eus franchi l'invisible frontière de cet Est de l'Allemagne, je me remis en quête de signes. Les touristes affluaient dans la région, m'avait-on raconté. Dresde reconstruisait son église, le Zwinger avait retrouvé ses tableaux, on imprimait des cartes postales. À Weimar, les maisons de Schiller et de Goethe sentaient la peinture fraîche. Mais Röcken ? Dans les librairies, je me jetai sur les index des guides les plus récents, ceux qui ne séparaient plus l'Est et l'Ouest. Le plus souvent, entre Robel et Roseburg, on ne trouvait rien.

Mon insistance fut pourtant un jour récompensée : dans le *Merian Reiseführer*, édition 1993, la tombe était photographiée. Le philosophe avait même droit à un assez long commentaire qui se terminait par ces mots : « Röcken est demeuré le petit village endormi qu'il était. Ainsi, pas le moindre panneau n'y signale l'existence du plus grand fils de la commune. »

Il ne me restait plus qu'à prendre la route. À la sortie de Leipzig, la fameuse 87 portait le nom de Lützenstrasse. Je brûlais. Sur plus de dix kilomètres, elle traversait des cités de béton que longeaient les rails d'un tramway. On avait rasé tous les saules. Des tours grises les avaient remplacés. Selon ma carte routière, Röcken se trouvait à une vingtaine de kilomètres de la ville. Celle-ci l'aurait-elle avalé ? Un champ de luzerne mauve, derrière le béton, me redonna quelque espoir. La « grand-route », fraîchement goudronnée, se faisait plus sinueuse. Elle traversait même quelques prés et se bordait de cerisiers. Lützen m'apparut comme un gros bourg qui sentait déjà la campagne. Passé le dernier croisement, la voiture s'est mise à vibrer : ici, rien n'avait changé, on roulait sur les vieux pavés. Si j'avais un conseil à donner au futur voyageur à Röcken, je lui dirais qu'il peut, en toute confiance, se laisser glisser sur la « grand-route » jusqu'à ce que le grondement des roues sur la chaussée le fasse sursauter ; alors, si l'on est au mois de juin, je lui demanderais de ne plus quitter des yeux les bas-côtés : dès qu'apparaîtront les premiers coquelicots, il saura qu'il se trouve sur la dernière ligne droite. La vue est dégagée. Röcken est en

pays plat, au milieu des champs d'orge verte. Je devinais quelques peupliers. Les ormes avaient dû mourir. Le clocher ne m'est apparu qu'une fois franchie la dernière courbe, juste à l'entrée du village, là où on avait planté un panneau (depuis quand ? il sentait le neuf) sur lequel on pouvait lire, encadrant le profil du grand homme :

*Lieu de naissance et dernière demeure
du philosophe Friedrich Nietzsche (1844-1900)*

Röcken s'est mis tout entier à l'abri d'un seul côté de la « grand-route ». Il ne s'est pas laissé éventrer. De l'autre, passe la voie ferrée – un rail unique, coupant l'herbe haute, dont on sent le proche abandon. Je suis arrivée au village à la tombée du jour, dans une lumière dorée. Le clocher de « l'antique tour » était mon seul repère. Les pluies récentes avaient raviné les chemins. À Röcken, on connaît encore peu le goudron. Cours de fermes dissimulées derrière de grands portails. Odeur de fumier. Corbeilles d'argent poussant sur les trottoirs. Pas de voitures. Les enfants jouaient dans le crépuscule. Le soir semblait leur appartenir. J'ai cherché les « grands étangs » dont parlait l'élève de Pforta : il n'en reste qu'un seul, au bord duquel pêchaient deux jeunes garçons. L'étang donne son nom à la rue : Teichstrasse (mais je doute que les rues aient besoin d'un nom pour le facteur). Teichstrasse mène au presbytère. Je n'ai pas frappé au numéro 8 ; j'ai préféré contourner le jardin. Deux petites filles me précédaient sur leurs vélos. Elles étaient fières de me montrer qu'elles avaient deviné

mon but. Elles se sont arrêtées devant l'église et ont couché leurs bicyclettes sur l'herbe, au pied d'un chêne. Le soleil éclairait encore la façade de la haute « tour » – une façade sans porche, en pierres de taille, lisse et nue. À cette heure, la petite porte verte à deux battants était fermée. Les tombes se trouvaient sur la droite, à l'ombre, tout contre le mur de l'église, dissimulées derrière un bouquet de jeunes sapins.

Trois tombes, orientées sud-sud-est, devant lesquelles on a planté des rosiers rouges :

Friedrich

Elisabeth

Carl Ludwig, Ludwig Joseph et Franziska

Elisabeth (qui avait survécu trente-huit ans à Franziska et trente-cinq à Friedrich) s'était donc réservé la place centrale et avait tenu à ce que sa tombe soit en tout point semblable à celle de son frère : un lourd couvercle de granit noir, dominant légèrement la pierre rose un peu pâlie de la tombe des parents et de ce petit frère qui, le 4 janvier 1850, cinq mois seulement après la mort du pasteur, « avait suivi son père dans l'éternité ». Friedrich n'avait pas six ans. Ce fut la fin du paradis.

J'ai fait le tour de l'église pour rejoindre, par-derrière, la maison du pasteur, une grosse bâtisse carrée à deux étages aux murs aujourd'hui recouverts d'un triste crépi. « C'est ici que je suis né, le 15 octobre 1844, et que j'ai reçu le nom qu'appelle mon jour de naissance, celui de Friedrich Wilhelm », écrivait-il, à dix-neuf ans, ici, dans

cette maison « cernée de jardins et de vergers, ombragée par la vaste ramure de trois acacias de belle taille », c'est ici qu'il a grandi, entre l'église et le cimetière « rempli de croix et de tombes à demi affaissées », ici même, dans ce village d'eau entouré de vert. On a scellé une plaque sur le mur est (côté tombes, donc), à hauteur du premier étage :

*Maison de naissance
de F. Nietzsche*

L'unique acacia que j'aperçois derrière la maison n'a sûrement pas cent cinquante ans, pas plus que le cerisier du jardin, ni le buisson de seringa. Lupins bleus et lys orangés sont en fleurs. L'herbe n'a pas été tondue. Croix et tombes « affaissées » ont disparu. On a supprimé les noms des morts que Friedrich, enfant, venait lire sur les pierres (se trouvaient-elles là où on a installé ce banc de bois bleu, juste en face des trois tombes, à l'ombre d'un buisson de troènes ?).

Je me suis promenée dans le village jusqu'à la nuit, qui ne fut jamais tout à fait noire. Une pleine lune rousse s'était levée du côté de la voie ferrée ; je l'ai remarquée au moment où s'est arrêtée une vieille locomotive rouge tirant deux wagons vides encore marqués du sigle de la DDR. Même sans passagers, le train était à l'heure. Röcken n'est pas une gare, c'est une simple halte marquée par deux croix blanches au milieu des champs. Je me demandais si l'on pouvait se rendre à Leipzig en suivant ce rail unique. Personne ne fut capable de me dire en quelle année on avait créé la voie. Les petites filles